

ARTHUR MEYER
DirecteurJ. CORNÉLY
Secrétaire de la RédactionABONNEMENTS
PARIS : Trois mois 48 fr. 50
Départements : Trois mois 48 fr.RÉDACTION
16, rue de la Grange-Batelière, à l'entresol
DE DEUX HEURES A MINUIT

Les manuscrits ne sont pas rendus

Le Gaulois

ARTHUR MEYER
DirecteurJ. CORNÉLY
Secrétaire de la RédactionANNONCES
MM. Ch. Lagrange, Gert et Co
4, PLACE DE LA BOURSE, 6
Et à l'Administration du JournalADMINISTRATION
16, rue de la Grange-Batelière, à l'entresol
DE DIX HEURES A CINQ HEURESAbonnements : les 1^{er} et 16 de chaque mois

Nous prions les personnes dont l'abonnement expire fin courant de vouloir bien le renouveler au plus tôt si elles veulent éviter des retards dans la réception du journal.

Nous rappellerons que les renouvellements d'un mois sont acceptés.

PRIX

Pour Paris et le département de la Seine. 5 f.
Départements. 6 f.

VENDREDI CHAIR NE MANGERAS

Pourquoi? C'est la règle comme en jeu d'oie, lorsqu'on paye pour être tombé dans le puits. Libre à vous de ne pas jouer à l'oie. Libre à vous également de ne pas suivre les préceptes de la religion dans laquelle vous avez été élevé. Nul ne vous met, de force, des boulettes de viande dans la bouche, comme on fait aux bébés exsangues qui prêtent les nougats aux entrecôtes.

Dieu sait pourtant que cette prescription religieuse a plus que toutes les autres le don d'éveiller les rébellions librepenseuses. Chair ne mangeras. Ah! le bon billet qu'à l'Eglise! Dès le matin du vendredi saint, tout homme qui, né catholique, fait métier de ne pas l'être, se réveille animal carnassier. On aime la viande de tout l'attrait du bifteck défendu. Les hommes sont, on le dit avant de grands enfants, et il nous souvient qu'étant enfants, au collège, c'était une préoccupation solennelle, longuement méditée, et d'ailleurs favorisée par les externes libres, d'échapper à l'abstinence imposée par un économe qui n'avait pas encore pénétré l'esprit de l'article 7. Tel qui maudissait, six jours par semaine, le bouilli du réfectoire, se tremoussait d'aise à la pensée qu'il allait pouvoir, pendant la récréation, grâce à la complaisance d'un concierger cupide ou d'un pion volage, déchaîner sans boire un saucisson, trop salé. C'était le bon temps de l'irréligion affranchie au nez des camarades élevés sur les genoux d'une mère pieuse. Farce de collégiens, ravis de mettre le bon Dieu en quarantaine et de braver la trichine ou la colique pour faire enrager l'aumônier.

Mais, le diable, c'est que l'on continue une fois le dos tourné au lycée. Le vendredi saint, resté la date fâcheuse de l'année où l'estomac élève contre l'Eglise une barricade de gîte à la noix. Toutefois ces héroïsmes ne veulent pas rester isolés. On s'entraîne peut-être maigre tout comme un autre, si l'on déjeunait chez soi les pieds dans les pantoufles; mais dès qu'on a seulement un vis-à-vis, c'est une autre affaire. Il y a dans Paris un certain nombre de professeurs de grâs qui sont comme le P. Hyacinthe et le Troisième-Théâtre-Français : il leur faut un public. Et c'est ainsi que chaque année un certain nombre de citoyens font savoir à leurs contemporains qu'ils se réunissent pour banqueter, le vendredi saint. Et, le jour dit, la chose se passe avec solennité. De même qu'on fait à Greenwich des repas de poisson, les conjurés se font apporter de la viande à tous les sens, les mandibules vont crânement leur train. L'indigestion est le plus saint des devoirs.

O vous! qui que vous soyez, à qui il a été donné de connaître Sainte-Beuve, dites-moi que l'immortel auteur des *Lundis* n'a jamais fait état de pareille puérilité! Et vous, Sophie, qui vous êtes encore de ce monde, que votre maître ne s'est jamais laissé enrégimenter dans le bataillon des fanatiques d'athéisme qui pensent qu'un pilon de poulet est le moyen le plus sûr pour gâcher l'infâme. Il n'a jamais été inquiété dans son athéisme, le spirituel sénateur de l'Empire. Il n'avait donc pas besoin de protester contre une persécution imaginaire, car, s'il nous en souvient bien, ce ne sont pas les cléricaux, mais bien les républicains qui ont troublé son cœur par d'innocents charivaris. Pourquoi donc aurait-il présidé à ces fameuses agapes dont la chronique nous a entretenus? Pourquoi, de concert avec des hommes comme Renan, comme le savant Robin, aurait-il provoqué des dîners de vendredi saint où l'on mangeait du gras, ne pouvant pas manger du prétre? Oui, dites-moi que Sainte-Beuve n'a pas donné une fois l'an cette joie à charcutiers et aux imbéciles. Déjà la légende de ces fameux dîners du vendredi saint craque de toutes parts. Il est admis aujourd'hui que le prince Napoléon n'y a figuré que dans l'imagination des gazetiers. Espérons que d'autres démentis suivront, pour qu'il soit bien démontré que l'organisation de ces ridicules protestations culinaires appartient en propre à cette classe d'innocents qui, en mangeant des côtelettes, font tort au foin.

Et tenez, d'ailleurs, voici que cette mode s'en va. Nous ne voyons pas que cette année on se propose de dévorer en commun plus de cervelles qu'il ne convient. Tous les journaux que nous avons parcourus sont à peu près muets sur ce chapitre. Passant, il peut s'aventurer du côté du *Salon des Familles*, à Saint-Mandé; il peut errer dans les environs des restaurants du lac Saint-Pierre, ou ne verras pas à travers les vitres une rangée de citoyens énergiques occupés à l'écouter au Dieu de l'Ecriture le rigide défi du veau froid. Il y a à temps pour tout, même pour le ridicule, et le ridicule cesse au point exact où l'odieuse commença. Tant que les libre-penseurs jouaient aux persécutes, ils pouvaient faire gras tout à leur aise et le crier par-dessus les toits. Maintenant qu'ils persécutent, leurs prises d'armes contre la religion, à l'occasion du vendredi saint, feraient long feu. Ils ont toute l'année pour cela.

Oui, certes, nous le confessons volontiers, il y a avec le carême des accommodements qui prêtent au sourire. On se souvient de l'ébahissement de ce domestique de grande maison auquel son confesseur recommandait de faire maigre. Au souvenir des pluviers succulents, des carpes Chambord savoureuses, des onctueuses timbales d'écrevisses qu'il servait quotidiennement à la table de ses maîtres : « Faire maigre, s'écria-t-il mélancolement, je ne suis pas assez riche pour cela! » M'est avis, en effet, qu'un plat maigre médité par Trompette n'évoque que bien vaguement à l'esprit le souvenir des jeûnes de la Thébaïde. Sans se piquer d'irrévérence, on peut trouver singulier que la viande du gibier d'eau soit permise, alors que l'omelette soufflée est frappée de proscription. Mais quoi! l'Eglise le veut, l'Eglise l'ordonne. *Credo quia absurdum*. Et d'ailleurs, il est permis de se tromper, de ne pas distinguer ce qui est défendu de ce qui est permis. On peut faire gras par mégarde, pourvu que ce soit de bonne foi.

L'an dernier, je me trouvais à déjeuner justement le vendredi saint dans un restaurant du boulevard. A la table à côté de moi un quatuor de bourgeois pansus mangeaient à gueule-que-veux-tu des rumsteaks, aux pommes soufflées. Ils étaient heureux de vivre, ces bourgeois, souriants, gais comme un singe qui a volé des noisettes, et bruyants avec cela, fiévreux d'être parpaillots et de le montrer au garçon. Au plus beau milieu de leur repas, un nouveau venu de leur connaissance entre dans le restaurant, leur serre la main et commande un déjeuner maigre, et, le déjeuner servi, se met à manger silencieusement. Tout d'un coup il est interrompu par un formidable éclat de rire du quatuor. Mon pauvre ami, dit l'un d'eux d'un ton loqué, une fois son accès d'hilarité passée, vous serez damné comme nous. Vous avez demandé des céleris et vous ne prenez pas garde qu'ils étaient au jus. Et le quatuor de rire de plus belle. Le quatuor riait à tort. L'Eglise admet des tempéraments à l'axiome rigoureux du Code : « Nul n'est censé ignorer la loi. »

Que d'autres vous raillent, pratiques naïves du vendredi saint. Il nous plaît, à nous, de penser que des millions de catholiques s'y soumettent, et que depuis deux mille ans ils persistent dans cette croyance que leur jeûne peut être agréable à Dieu. Il nous plaît de penser que, dans les quartiers de Paris les plus travaillés par la Commune d'hier et par la Commune de demain, plus d'un ouvrier, aujourd'hui, se rappellerait vaguement les conseils du prétre qui l'a baptisé au pays, et qu'il offrirait à ce qui lui reste de notion de Dieu le sacrifice de sa mortification d'un jour. Il nous plaît de penser enfin, que pendant vingt-quatre heures, la grande population se donnera le luxe de ne pas insulter le curé dans l'église, le moine dans la rue, le frère dans l'école, et que, également rebelle aux excitations des ennemis du catholicisme comme aux capitulations des catholiques centre-gauche, elle ne voudra écouter ni le Père Sarceny ni le Père Didon.

Echos de Paris

AUJOURD'HUI

Au théâtre du Châtelet, grand concert spirituel par l'orchestre Colonne, avec le concours de MM. Massenet et Saint-Saëns.

Salle Rivioli, à huit heures et demie du soir, conférence sur les « Enfants assistés », par le docteur Thulié, conseiller municipal.

Il y a banquet de la *libre-pensée* au Salon des Familles, avenue de Saint-Mandé. — Rue du Champ-d'Asile, 65. — Au restaurant Boivin, avenue de Clichy, 4. — Aux Vendanges de Bourgogne. — A la Salle des Tilleuls, rue de Ménilmontant, 160.

LA POLITIQUE

C'est décidément mardi ou mercredi que paraîtront à l'*Officiel* les deux secrets par lesquels le successeur de Louis XIV révoque l'édit de Nantes... pardon! M. Jules Grévy disperse les Jésuites et ferme leurs établissements.

Les catholiques protesteront et les religieux résisteront par tous les moyens légaux.

Nous ne saurions assez les engager à cette résistance légale et pacifique. Il est certain que le jour où, pour appliquer ses « lois existantes », M. Jules Grévy sera obligé d'user des moyens coercitifs, et de faire procéder, par ses commissaires de police, à des arrestations et à des empièvements, il faudra que la justice intervienne.

Et comme la cour de cassation n'est pas encore composée uniquement, à l'instar du conseil d'Etat, de médiocrités dociles, elle pourrait réserver plus d'une surprise et plus d'une déception aux entrepreneurs de scandale qui ont voulu la guerre religieuse.

Les conseils municipaux des communes comprises dans le département des Ardennes sont convoqués pour le dimanche 4 avril prochain, à l'effet de nommer leurs délégués et suppléants en vue de l'élection d'un sénateur, en remplacement de M. Cunin-Gridaine, décédé.

Le collège électoral se réunira au chef-lieu, Mézières, le dimanche 9 mai, pour procéder à l'élection sénatoriale.

M. Fournier, ambassadeur de France à Constantinople, arrivera aujourd'hui à Paris, appelé par M. de Freycinet, ministre des affaires étrangères.

La fameuse lettre d'Hartmann au *Central News*, que nous avons reproduite en grande partie, a été, l'autre jour, dé-

mentée par une lettre de l'impénétrable nihiliste, transmise par son ami Lavrov, à la *Justice*. Or, il paraît que la première lettre était parfaitement authentique et portait la signature d'Hartmann. Seulement ce n'était pas l'expression exacte de ce que pense collectivement le *Social democratic Hall* (l'association des démocrates socialistes).

La lettre transmise par M. Lavrov ne serait donc qu'un démenti qui ne dément rien.

LE MONDE ET LA VILLE

L'Académie de médecine vient de procéder à l'élection d'un membre titulaire de la section d'hygiène publique et de médecine légale.

Au premier tour de scrutin, sur 86 votants — majorité 44 — M. Colin, qui était présenté en première ligne, a obtenu 56 suffrages; M. Gallard, 26; M. Brouardel, 1; M. Besnier, 1; il y a eu un bulletin blanc.

En conséquence, M. Colin, médecin principal de première classe et professeur d'épidémiologie à l'Ecole de médecine militaire du Val-de-Grâce, a été proclamé membre de l'Académie de médecine.

Ce soir vendredi commence la Pâque juive, qui, comme on le sait, dure huit jours.

Nous notons surtout cette fête, qui se renouvelle tous les ans, parce qu'elle coïncide avec le vendredi saint. Par conséquent, les Israélites et les catholiques seront, à la même heure, les uns privés de viande, les autres de pain.

On sait que le tirage des lots de la Loterie franco-espagnole aura lieu dimanche prochain 28 mars.

Ce tirage s'effectuera publiquement dans la grande salle des fêtes du Trocadéro, de deux heures à cinq heures. Il se poursuivra les jours suivants, de dix heures du matin à cinq heures du soir.

Malgré les vacances parlementaires, une nombreuse assistance accompagnait hier la dépouille mortelle de M. le comte-ami Montjaret de Kérjégou, sénateur des Côtes-du-Nord.

L'entrée de la maison mortuaire, boulevard Haussmann, 82, avait été transformée en chapelle ardente.

Le deuil était conduit par le neveu et les deux frères du défunt : MM. les amiraux Lafont et Fayolle; MM. Chesnelong et de Champagny, sénateurs, tenaient les cordons du poêle.

Sur le char funéraire, de deuxième classe, on avait placé un grand nombre de couronnes de violettes, d'immortelles et de camélias; l'épée, le chapeau et l'uniforme du contre-amiral avaient été mis sur le cercueil.

Parmi les personnes présentes, nous avons remarqué : le major de Lichtenstein, représentant du président de la République; les amiraux Gicquel des Touches, Roussin, MM. Brun, baron d'Anthès, de Casabianca, Mayran, Lacaze-Laplagne, Buffet, duc de Broglie, comte d'Andigné, maréchal Canrobert, prince de Lucigne, baron de Barante, vicomte de Mas-Latrie, vicomte de Saint-Pierre, général de Ladmirault et un grand nombre d'officiers de marine, de sénateurs et de députés. Dans le cortège se trouvaient, outre une députation du Sénat, plusieurs députations d'officiers de chacun des régiments de l'armée de Paris.

Le 82^e de ligne, drapeau et musique en tête, rendait les honneurs militaires.

Après le service funéraire, qui a été célébré à Saint-Louis-d'Antoin, par M. l'abbé Guérard, curé de la paroisse, le corps a été porté dans les caveaux de l'église. De là, il sera transféré à Saint-Brieux, pour être inhumé dans le caveau de la famille.

Le P. Hyacinthe Loyson avait convoqué pour hier soir, dans son église de la rue Rochechouart — ex-Tertullia — les adhérents de la réforme catholique.

L'assistance est très nombreuse, et c'est avec peine que nous trouvons une place. A huit heures et demie, le P. Loyson prend la parole, faisant comprendre à ses fidèles disciples que son Eglise a des frais beaucoup plus considérables que ses ressources. Le P. Loyson a été obligé de faire des dettes qui s'élèvent au chiffre de 8,700 francs.

« Afin de pouvoir payer cette somme, il faut faire une quête et plusieurs souscriptions, ajoute l'ancien carme. Les personnes qui voudront bien souscrire sont priées d'inscrire leur nom et la somme à faire toucher sur de petits cartons que je vais faire circuler. »

Les cartons se promènent dans l'assistance et reviennent entre les mains du P. Loyson qui, après avoir fait l'addition, trouve le chiffre fabuleux de 4,029 francs. C'est un beau résultat, mais il manque encore 4,671 francs.

Une nouvelle réunion des adhérents est, croyons-nous, nécessaire.

M. Lucien Rabuel, ancien sous-préfet, arrivant de la Nouvelle-Calédonie, nous prie d'annoncer l'apparition du journal hebdomadaire et révolutionnaire *le Proscrit*, dont le premier numéro paraîtra, sous sa direction, le samedi 3 avril prochain.

« Je veux, nous écrit M. Lucien Rabuel, dire mon sentiment sur le savoir-faire des bons radicaux et des communistes du lendemain. Il serait trop naïf, en effet, de laisser plus longtemps ces chers amis battre la grosse caisse sur leurs dos. Ils ont commencé ce beau métier il y a neuf ans, au sortir des caves où ils s'étaient réfugiés pendant qu'on nous mitraillait, qu'on nous déportait, qu'on nous expédiait au bagne. »

« Mon journal sera révolutionnaire, mais révolutionnaire logique; il parlera de la question sociale pour démontrer

qu'il n'existe qu'un seul moyen de la résoudre : l'obtention absolue des libertés que nous revendiquons depuis 89 :

« Liberté de presse, de réunion, d'association; séparation de l'Eglise et de l'Etat; instruction intégrale, gratuite, obligatoire. »

Et la mer rouge montait toujours !

C'est le 1^{er} avril que les impressionnistes ouvrent leur exposition, qu'ils ont transportée, cette année, dans la rue des Pyramides. C'est bien retiré, disait-on, mais les mâts indicateurs sauront bien y amener le public. Il faut croire que les impressionnistes ont joué de malheur, car, en même temps que leur demande pour placer les mâts parvenait à la Préfecture de police, une demande semblable était faite par M. de Nittis, qui va ouvrir son exposition de peinture dans les galeries du journal *l'Art*, avenue de l'Opéra.

Pour trancher le différend, M. Andrieux accordera sans doute un mât à chacun. Heureusement, les impressionnistes comptent sur certaines attractions spéciales pour attirer les amateurs. On parle déjà d'un tableau de Caillebotte, représentant une femme nue, mais nue à faire rougir les impressionnistes les moins impressionnables.

M. Pires Garcia vient d'être nommé consul général du Brésil au Chili.

M. Garcia laisse les meilleurs souvenirs à Paris, qu'il a longtemps habité.

Nous nous souvenons avec reconnaissance qu'il a publié, en 1871, dans les journaux de Rio, des articles émus et sympathiques en faveur de nos soldats blessés.

Hier, réunion du conseil d'administration de la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest, à l'effet de nommer quatre administrateurs :

M. François Hottinguer — l'un des fils de la grande maison Hottinguer. Très connu dans le monde parisien et membre du Jockey-Club.

M. Amé, ancien directeur général des douanes, révoqué par M. Wilson.

Le baron Gérard, gendre de M. Schnaper. Enfin M. René Brice, député centre-gauche et gendre de M. Camille Doucet.

Un comité artistique vient de se former en vue de venir en aide aux instituteurs congréganistes qui devront, au mois d'avril prochain, céder la place aux instituteurs laïques, sur la décision du conseil municipal que l'Europe nous envie.

Ce comité organise, pour le mois de mai prochain, une vente de tableaux et objets d'art, qui aura lieu à l'hôtel Drouot, par le ministère de M. Charles Pillet, commissaire-priseur, et de M. Durand-Ruel, expert.

Parmi les membres du comité, nous remarquons les noms de MM. de La Rochehoucauld duc de Bisaccia, baron de Beurnonville, comte Ulrich de Viel-Castel, comte de la Béraudière, baron Gérard, comte de Montlaure, G. Rodrigues, marquis de Montesquieu-Fezensac, vicomte de Greffulhe, baron de Foucaucourt, duc de Sabran, vicomte de Mayol de Lupé, vicomte de Ganay, duc de la Trémouille, Léon Riant, comte Rozan, baron Davillier, MM. Muller, Bertinot, Cabanel, Bonassieu, Hébert, Robert Fleury, membres de l'Institut; MM. Roynet, Gustave Moreau, John Lewis Brown, Henner, Puyvis de Chavannes, Lapostolle, Protais, Carraud, Berclère, G. Jaquet, Th. Frère, Jules Lefèvre, Chapu, Luc Olivier, Merson, Madrazzo, Jean Béraud, H. Dupray, MM. Firmin Didot, Froment-Meurice, Fauré-Lepage, Jean Mellerio, etc., etc.

Toutes nos félicitations au comité qui vient de prendre une si intelligente initiative; d'ailleurs les noms des artistes que nous venons de citer nous sont un sûr garant du succès de l'œuvre.

M. Ribot, qui a été nommé, hier, membre du jury de peinture par 433 voix, ne pourra probablement pas prendre part aux opérations de ce jury; nous apprenons qu'il est retenu au lit par une affection très grave.

M. Bastien Lepage, qui a recueilli 271 voix, partira prochainement pour Londres, où il va terminer le portrait de S. A. R. le prince de Galles.

Les mémoires de Kossuth, l'ancien dictateur hongrois, vont paraître prochainement.

Ils sont écrits en hongrois et traduits en quatre langues : les éditions allemande, française, anglaise et italienne paraîtront en même temps que le texte original.

On s'attend à ce que l'entrée de cet ouvrage soit interdite en Autriche. L'ancien agitateur donne, en effet, dans ces Mémoires, libre cours à sa haine contre la dynastie des Habsbourg.

NOUVELLES A LA MAIN

A une représentation de *Britannicus*, une actrice très répandue, qui jouait Agrippine, arrivée à ce vers :

Mit Claude dans mon lit et Rome à mes genoux... se trompa et dit :

Mit Rome dans mon lit et Claude à mes genoux.

La salle éclata en applaudissements; elle avait compris.

Sur la ligne du Havre, deux dames, la mère et la fille — montent à Mantes dans un wagon où se trouve déjà un monsieur.

Chemin faisant, on nous connaissance : le monsieur se montre ému et galant; la demoiselle le regarde d'un air tendre; la maman, débonnaire, sourit à ce manège...

Arrive le tunnel de Rolleboise...

L'obscurité aidant, le monsieur devient audacieux; la jeune personne ne souffle mot; la maman a l'air de dormir...

La lumière revenue, on reprend la conversation. Les adresses sont échangées. Les dames invitent leur compagnon à leur rendre visite à X...

J'irai certainement vous présenter ma femme, répond le voyageur.

Depuis trois ans.

Marié! s'écrie la mère avec indignation. Mais c'est épouvantable! Vous auriez dû, au moins, nous prévenir... avant le tunnel.

— Es-tu assez désobéissant! disait Mme D... à son fils, un bambin de sept ou huit ans; désobéissant comme, comme... (Elle cherche une comparaison.)

— Oh! ne cherche pas, petite mère, répond tranquillement l'enfant; j'ai ton affaire: Désobéissant, comme un sourd! (Textuel).

UN DOMINO.

LE DÉPART DE L'IMPÉRATRICE

(PAR DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE)

Southampton, 25 mars.

Il faut bien saluer cette mère qui entreprend un si douloureux pèlerinage. Tous ceux qui s'inclinent devant le malheur n'ont pas manqué à ce devoir. Le prince et la princesse de Galles, le duc d'Edimbourg, Français et Anglais, tous ceux qui ont le culte du souvenir, sont venus faire leurs adieux à l'Impératrice. Ces jours derniers, Camden Place avait repris une sorte d'animation.

Ce matin, l'Impératrice Eugénie a quitté Chislehurst. Jusqu'à la station de Waterloo, un train spécial a été mis à sa disposition; à Waterloo, son wagon a été réuni au train ordinaire partant pour Southampton. Avant son départ de Camden Place, l'Impératrice a adressé, elle, ses adieux à son entourage. Adieux pieux et presque muets; les larmes voilaient les yeux, les sanglots eussent étouffé la voix.

A la gare de Chislehurst, quelques fidèles, parmi lesquels je reconnais :

Avec l'Impératrice et l'accompagnant jusqu'en Zululand, sont : le major général sir Evelyn Wood, aide de camp de la Reine, et lady Wood; le marquis de Bassano, le lieutenant Slade, camarade du Prince Impérial à Woolwich, et qui s'est particulièrement distingué à Ulundi; puis enfin, le docteur Scott, qui était présent lors de la découverte du corps, et qui l'a ensuite embaumé. Mme Ronald Campbell qui fait aussi partie du voyage, doit se trouver à Southampton. Trois femmes de chambre, deux serveurs composent la suite peu nombreuse de l'expédition. Le capitaine Bigge est parti en avant depuis quinze jours, afin d'assurer les moyens de transport.

Attendant à la gare MM. le duc de Bassano, Pietri, duc de Mouchy et lord Sydney.

A Waterloo, le général Clarke apporte, de la part du prince de Galles, un magnifique bouquet de violettes. La Reine, Charles Bonaparte, arrivant de Rome, monte dans le train pour accompagner l'Impératrice jusqu'à Southampton.

En arrivant à Southampton, à une heure et demie, l'Impératrice monte à bord d'un petit vapeur qui l'attend, pour la transporter en rade où est mouillé le *German*. Les portes des docks ont été rigoureusement fermées. L'embarquement a lieu rapidement; à deux heures, on accoste le paquebot.

Le *German* est un magnifique steamer de 3,028 tonnes et d'une force de 2,650 chevaux vapeur. Il appartient à l'Union Steam Ship Company, dont la flotte se compose de 17 navires, représentant 36,902 tonnes et 28,333 chevaux vapeur.

Grâce à l'obligeance de M. Hart, le secrétaire de cette compagnie à Londres, qui a bien voulu me recommander à son collègue de Southampton, le capitaine Dixon, j'ai pu visiter le *German* dans tous ses détails et avoir du capitaine Coxwell, commandant le navire, des renseignements exacts sur la manière dont s'effectuera le voyage.

L'appartement qui a été préparé pour l'Impératrice est très simple, quoique installé avec beaucoup de goût. Il se compose de trois petites pièces : une salle de bain, formant cabinet de toilette; une chambre à coucher avec deux lits, un pour l'Impératrice, l'autre vis-à-vis pour sa femme de chambre; un petit, très petit salon, dont la porte donne sur le grand salon commun.

Le cabinet de toilette est blanc et or. La chambre à coucher et le salon sont tendus complètement d'une étoffe de laine grise, les rideaux en cretonne foncé gris relèvent par un dessin de diverses couleurs, les passementeries assorties aux rideaux, les papiers peints d'un aspect sévère sans cependant être triste.

Le lit de l'Impératrice est un large cadre en acajou; le coussin se compose d'un sommier élastique et d'un matelas. Le couvre-pieds est en satin vert foncé doublé de marron. Il n'y a aucun meuble dans la chambre à coucher; au bas de chaque lit sont disposés d'énormes tiroirs.

Dans le salon, une chaise-longue, une chaise ordinaire et un fauteuil très bas, le tout recouvert de reps vert bronze, forment le mobilier; ajoutez-y un petit secrétaire en marqueterie. Le même tapin règne dans tout l'appartement. Il est noir à fleurs de couleur. Les descentes de lit sont en fourrure blanche qui ressort admirablement sur le tapis sombre.

Sur le petit secrétaire dont j'ai parlé, l'Impératrice va trouver un magnifique bouquet de violettes, placé là par les soins de sir Benjamin S. Phillips, président de la compagnie; sir Phillips a veillé

lui-même à l'installation de l'auguste voyageuse. « J'ai voulu, me disait-il, que rien ne manquât à l'Impératrice, et je crois n'avoir rien oublié. » Tout en parlant il examinait les moindres objets, s'assurant du bon état des supports argentés destinés à contenir les bougies, papait les étoffes; puis, s'arrêtant tout à coup :

Mais il manque quelque chose, s'écria-t-il, et vous ne me le faites pas remarquer!

— Ma foi, sir, je ne vois pas...

— Ah! vous ne voyez pas qu'il manque un prie-Dieu! Heureusement il est encore temps.

On a placé le prie-Dieu auprès du lit de Sa Majesté.

Il y a, sur le *German*, cinquante passagers de première classe, quarante de seconde. L'Impératrice prendra ses repas dans la salle à manger. Elle sera à la droite du capitaine, à la table duquel mangeront les personnes qui accompagneront la pauvre mère. Cette table, qui leur est réservée, occupe le milieu de la grande salle.

Pour ses quatre-vingt-dix passagers et ses cent hommes d'équipage pendant une traversée qui doit durer vingt-trois jours, le *German* a, dans sa soute, 1,200 bouteilles de vin; il a, sur le pont, 40 moutons, une vache, 6 cochons, 360 volailles, et il emporte 6,000 œufs.

A six heures du matin, on déjeune. — Café et biscuit. — A neuf heures, on recommence avec de la viande froide et des œufs. A midi et demi, le *luncheon*; à six heures, le dîner, et, dans la soirée, on prend du thé et des biscuits.

Le prix du voyage en première classe, compris les vins, est de 1,000 francs. L'Impératrice a dû, pour elle-même, payer un peu plus cher; mais l'Union Steam Ship Company n'a pas fait de ce pèlerinage une opération financière, au contraire, je le puis garantir.

Je ne décris pas les cabines des compagnons de Sa Majesté; elles sont très bien aménagées, comme tout ce qu'il y a sur le *German*, mais elles ne diffèrent en rien des autres cabines de première classe.

Le retour n'aura pas lieu par le *German*, mais sur un autre steamer de la même compagnie. L'Impératrice retrouvera cependant absolument la même installation, qui a été faite de façon à pouvoir se démonter et être replacée sur un navire différent. On ne saurait trop louer cette compagnie, qui, par tant de précautions, cherche à adoucir les fatigues de cette pénible expédition. Et remarquez que l'Impératrice ignore absolument toutes ces dispositions prises en vue de son bien-être. Elle n'a donné à ce sujet aucune instruction et a voulu être traitée en simple passagère.

En montant sur le *German*,

ble; ce sont des poitrines que l'on rencontre, et ceux-là ne seront pas seuls le jour de l'attaque.

Au milieu de cette grande armée de l'intelligence et du savoir, bien souvent, dans ces derniers jours, le nom du P. du Lac a paru à cette même place. On n'a pas oublié la belle et noble harangue qu'il adressait le soir même à ses élèves de la rue des Postes, quelques instants après le vote du Sénat. Il leur parlait de patriotisme et d'honneur, et cela sans nul effort; il leur ouvrait son âme.

Depuis plus d'un an placé résolument, par le désir de toute la compagnie, à la tête du mouvement de résistance contre les projets Ferry, c'était son premier cri de joie et de bonheur relatif; l'émotion lui vint et profonde parmi ses jeunes auditeurs; une fois loin du regard de tous, le P. du Lac redevenait soucieux et pensif; même au milieu du triomphe il présentait un avenir sombre et inquiétant.

Quel sera au juste cet avenir, nul ne saurait le préciser. Profondément d'un jour de trêve pour esquisser cette intéressante physionomie.

A première vue, rien d'extraordinaire — cela jusqu'au premier mot. Grand et élancé, dans toute la force de l'âge, doué d'une distinction naturelle, le Père du Lac captive le regard plus qu'il ne l'attire. Au jugé, on devine l'homme du monde; au cours de la conversation, on oublie la remarque première, on se laisse aller au charme.

L'érudition est forte et variée; au sortir d'un entretien avec ce jeune recteur, on croirait avoir feuilleté une encyclopédie universelle; on comprend que de pareils hommes se complaisent dans le sacerdoce; le mystère divin seul échappe à leur raison, et alors ils s'inclinent et adorent.

Je ne saache pas avoir rencontré esprit plus ouvert et plus large; je ne crois pas qu'il en existe aussi beaucoup de plus ardens. Le regard est franc et vif, le mouvement net et décisif; on sent que les passions humaines avaient là un terrain tout préparé; on devine en même temps quels efforts de volonté ce prêtre a dû dépenser pour refouler bien des aspirations, pour dompter bien des pulsions brûlantes.

Il ne reste aujourd'hui de tous ces mouvements d'une nature généreuse et impatiente que cette flamme intérieure et mal éteinte que ranime et fait pétiller avec de grandes lueurs la menace d'un danger ou l'annonce du péril.

Le trait lancé, la première émotion comprimée, la tête s'incline légèrement, le calme succède immédiatement à l'éclair; sur ces lèvres fines et élégantes vient s'épanouir un sourire, comme si le Père recteur s'excusait de montrer que l'homme n'est pas parfait, même sous la robe sombre du jésuite.

Le Père du Lac avait vingt ans à peine lorsqu'il entra dans les ordres; après des études brillantes au collège Stanislas, le jeune lauréat ne fit que passer à travers la brillante existence que lui facilitaient son nom et sa fortune; il but rapidement à toutes les coupes, et le dégoût vint plus rapidement encore; en moins d'un an, rassasié d'une vie fébrile et agitée, il échangea sa robe virile contre l'habit du novice; du salon il passa dans la cellule, sans transition aucune. Deux ans après, il embrassa la carrière de l'enseignement.

La discipline est chose terrible chez les jésuites, et le sacrifice de soi la règle de tous. On a beau avoir tous les talents, il faut passer par toutes les positions, si modiques et si peu brillantes soient-elles, qu'on vous impose.

Le Père du Lac débuta par la surveillance des élèves. Il fut maître d'études à Vannes, puis, comme on dit au lycée. C'était un surveillant sévère, et celui qui écrit ces lignes en sait quelque chose. Il revoyait encore dans la grande cour, toute pleine et toute bruyante de l'agitation des jeux, le petit arbre où le recteur de Sainte-Geneviève lui fit subir de longues heures d'arrêts, mérites d'ailleurs. Il était sévère, mais juste, tout comme M. Pet-dou-Loup. Très aimé de tous, en dépit des penses qui tombaient drus comme grêle, du pain sec et des retenues infligées. Il savait vous mettre, au moment des récréations, le diable au corps pour les jeux. Il excellait dans tout. La balle ne connaissait pas de secrets pour lui, et dans la course aux échasses il était toujours triomphant.

L'hiver, par les temps de fortes gelées, il se livrait avec rage au patinage et entraînait toute la cour dans sa passion, car c'était une vraie passion. D'ailleurs, je n'ai jamais vu de meilleur et de plus élégant patineur que le P. du Lac, et je doute que, au Cercle des patineurs, on puisse rencontrer son pareil. Cette passion, du reste, ne l'a pas quitté, et maintenant, l'hiver, quand le temps est

froid et qu'il gèle dur, on pourrait voir le recteur de la rue des Postes, portant deux grands arrosoirs, jeter de l'eau dans un coin de cour, pour faire un lac sur lequel il puisse se livrer, avec ses élèves, à toutes les fantaisies les plus difficiles et les plus scabreuses du patin.

Le simple surveillant part, à Rome, faire ce que l'on appelle le troisième an, cette seconde initiation, ce second noviciat, plus grand et plus profond encore que le premier; cette dernière épreuve que la Compagnie demande à ses membres avant de leur accorder l'investiture ecclésiastique.

A Rome, le P. du Lac se lie d'amitié avec un autre Père de la Compagnie, le propre frère de Montalembert, âme énergique et sublime dans un corps débile; ces deux hommes se comprennent, la mort seule devait les séparer. Envoyé à Cannes, de Montalembert demanda à son nouvel ami de l'accompagner sur les bords de la Méditerranée; ce fut, pendant quatre mois, un spectacle sans exemple, que ces deux hommes jeunes et nobles, tous deux s'accordant un appui mutuel; l'un, pâle et défilant, faisait pressentir à son vigoureux compagnon les délices de cette vie future dont son cœur portait déjà comme le reflet; le second, exubérant de vie et de santé prodiguait l'une et l'autre au chevet de ce malade, dont il appréciait d'autant plus l'amitié qu'il devinait toute l'étendue de la perte que la Compagnie allait supporter à bref délai.

A son retour de Rome, le P. du Lac est appelé à la direction du collège du Mans, de création nouvelle, et dont il ouvrit les portes la veille même de la guerre; le collège se trouve transformé successivement en caserne et en ambulance; en tête de l'armée, le P. du Lac marche avec ces mêmes soldats qu'il a hébergés; au moment de la retraite, il a hébergé les blessés français et prussiens, et excite, par son exemple tous les dévouements; la variole pénètre à son tour dans le collège fauchant sur son passage malades et jésuites; le P. du Lac paye de sa personne et fait tête courageusement à tous les maux, à toutes les douleurs; sa personnalité grandit au milieu de la tourmente, et lorsque quelques mois après le P. Ducoudray tombe sous les balles des insurgés, on n'en trouve pas de plus digne que le recteur du collège du Mans pour occuper, à la tête de l'école de la rue Lhomond, un poste que les circonstances désignent comme un poste d'honneur et de combat.

C'est là que l'on trouve de nos jours les haines démagogiques. On se rappelle l'accusation qui fut portée par une certaine presse contre cette école. Ces candidats de la rue des Postes étaient accusés d'avoir connu à l'avance les questions d'examen de l'Ecole polytechnique. Dès le lendemain, le P. du Lac intentait un procès en diffamation contre les journaux qui avaient reproduit cette allégation. Les pères de famille joignirent leurs plaintes à la sienne. Cela exigea une procédure à l'infini dont on se moqua fort.

Au cours du procès, un matin, le Père du Lac passait par la rue de Sévres, un incendie consumait une maison; une pauvre vieille femme, presque paralysée, avait été abandonnée à un étage élevé; le Père du Lac l'apprend et s'élance, gravit les quatre étages, saisit la femme dans ses bras et la sauve d'une mort imminente. Quelques instants après, il arrive à la maison de la rue de Sévres, et, à toutes les félicitations, se contente de répondre: « On m'a donc trouvé une fois sans ma légion de pères de famille ».

L'article 7 survient. Pendant un an, le P. du Lac communique à tous la force de résistance; le vote du Sénat vient enfin couronner son œuvre.

Demain, nous le verrons encore une fois sur la brèche, armé de toutes pièces, contre les « lois existantes ».

TOUT-PARIS.

LA VENTE DE SAN DONATO

L'entraîn des enchères ne diminue pas autour des merveilleux objets d'art du palais de San-Donato. Hier 25 mars, on a réalisé 685,615 francs. Nous continuons à mentionner les adjudications principales:

Deux brûle-parfums en agathe orientale rubanée, monture en bronze Louis XVI, payés 4,900 francs par M. Mannheim; belle jardinière en porcelaine de Chine, achetée 2,500 francs par M. Jones; une paire de charmants candélabres en bronze doré, modèle de Falconet, adjugée 7,000 francs à M. Wertheimer; vase en porphyre rouge, 3,600 francs à M. Leghain; deux jolies casseroles Louis XVI, en améthyste et bronze ciselé, 6,300 francs à M.

Jackson Jarves; table à ouvrage en marqueterie, reproduisant deux gravures de Huet, le *Singe musicien* et le *Singe danseur*, 3,650 francs à M. Guenot; deux candélabres à dix lumières, 15,400 francs à M. Watel; chenets en bronze Louis XVI, 5,200 francs à M. Pardret; table en ébène incrustée d'éclat, avec tablette de 114 carrés de marbres précieux, 3,550 francs à M. Barron.

Jolie pendule Louis XVI, surmontée de sphères et d'attributs scientifiques, adjugée 3,000 francs à M. Jackson Jarves; deux bras-appliques, en bronze doré, 8,500 francs à M. Gardoff; élégant bureau de dame, par Cressent, ébéniste du Régent, 12,500 francs au marquis de Bondi; fût de colonne en marqueterie de cuivre sur écaïlle, 3,550 francs à M. Jones; belle console de Riesener, en acajou, garnie de bronzes dorés, 8,500 francs à M. Guairot; magnifique pendule-baromètre et thermomètre de Bouille, 12,100 francs à M. Stephens Bourgeois; superbes candélabres exécutés par Gouthière, et composés par Clodion, 37,000 francs à M. Guenot.

Admirable coffret de mariage, commandé à Bouille par Louis XIV pour le mariage du grand-dauphin avec Marie-Christine de Bavière, payé 150,000 francs par M. Leghain; grand vase allégorique de l'Hyver, en porcelaine de Saxe, 8,000 francs à M. Mannheim; deux torchères modèles par Falconet pour le palais de Versailles, pièces exceptionnelles de la plus grande richesse, 110,000 francs à M. Charlet; pendule avec sa gaine en marqueterie de Bouille, 17,000 francs à M. Febvre; deux beaux vases en albâtre oriental, Louis XIV, 25,000 francs à M. Mannheim; l'*Offrande à l'Amour*, charmante pendule en marbre blanc et bronze doré, 10,400 francs à M. de Raynard; joli bureau Louis XVI en marqueterie, 6,000 francs à M. Wertheimer, etc., etc.

Les dix premières vacations ont produit 4,860,368 francs.

X...

A TRAVERS LA PRESSE

Admirez, mes frères, les scrupules de M. Ferry. Cet homme étonnant veut bien écraser les jésuites de notre beau pays, mais il lui répugne de procéder à cette destruction pendant la Semaine sainte. On reculerait donc jusqu'à la semaine prochaine la publication des décrets purificateurs. Le général Farre n'aurait pas trouvé cette façon de se mortifier et de faire maigrir pendant les jours saints:

Vendredi, jésuite ne mangeras,
Ni le samedi même.

Voici comment le *Mot d'Ordre* annonce ce retard:

Nous avons annoncé que le président de la République avait signé mardi les décrets relatifs aux congrégations non autorisées. Cette nouvelle est parfaitement exacte; les décrets sont rédigés et signés; ils sont — comme nous l'avons dit — précédés d'un rapport de M. Lepère au président de la République. Mais, contrairement aux bruits les plus accrédités, ils ne paraîtront pas au *Journal officiel* avant mardi prochain.

Le ministère a craint de soulever les colères dévotionnelles pendant la semaine qui précède Pâques, et qu'une certaine secte appelle — on ne sait pourquoi — la Semaine sainte; il a craint de provoquer de violentes sorties de la part des prédicateurs du carême.

Nous avons voulu laisser à cette citation toute son originalité.

La *France*, qui reprend la nouvelle, ajoute:

On cite, à ce propos, le mot suivant d'un sous-secrétaire d'Etat, à qui un intrusant reprochait cette faiblesse: « Ce n'est que dans les romans que le commissaire vient arrêter le maître de la maison au milieu d'une fête ».

Nous compléterons ces renseignements en démentant tout ce qui a été dit à propos d'ordres donnés et d'exécutions déjà commencées dans les départements contre les jésuites d'origine étrangère. Des instructions ont été adressées, en effet, aux préfets; mais ce sont des instructions préparatoires, et elles sont accompagnées de prescriptions très exactes sur la marche à suivre, les procédés à employer et le moment où il faudra agir. Le gouvernement ne se dissimule nullement les difficultés de sa tâche. Il sait que, quoi qu'il fasse, il ne contentera pas la partie avancée et qu'il mécontentera les libéraux. Il veut au moins être correct dans l'exécution.

Il y a quelques mois, lorsque les adversaires de l'amnistie annonçaient que les revenants de Nœmme demanderaient des compensations, ils avaient l'air de soutenir un paradoxe. Or, voici qu'ils demandent les compensations. C'est encore au *Mot d'Ordre* que nous faisons un emprunt:

Il est bien évident que les hommes qui viennent de subir en Calédonie les horribles supplices que leur ont infligés les caudataires cruels de la bourgeoisie Thiers ont leur place au soleil, non seulement parce qu'ils ont été victimes, mais parce qu'ils sont des hommes de foi et de courage; parce qu'ils ont empêché les ennemis du progrès de triompher, parce que la résistance qu'ils ont opposée aux tentatives de restauration monarchique a sauvé la République. Oui, place aux amnistés! c'est là ce que ne manqueraient pas de dire les électeurs.

Si le *Sein* se donnait la peine de réfléchir et de consulter l'histoire, il n'aurait pas de ces conceptions ironiques.

Les vaincus de 1871 qui nous reviennent sont les continuateurs de la Révolution. Le suffrage universel saura bien les reconnaître et les envoyer au Parlement. Les amnistés de 1871 deviendront représentants du pays et seront respectés d'autant plus qu'ils ont plus souffert pour la cause de la démocratie. Qu'importe au pays les récriminations de la bourgeoisie? Le pays ne se préoccupe que d'une chose: le progrès.

Nous entrons dans une ère nouvelle; ceux qui n'ont pas saisi tout de suite le sens des réclammations communales le comprennent aujourd'hui, grâce aux faiblesses successives des parlementaires; et, sans nul doute, place sera faite aux amnistés, comme le dit si bien le *Sein*.

Pourquoi pas, après tout? Si messieurs les amnistés voulaient un peu rendre à messieurs les opportunistes ce que ceux-ci ont fait à messieurs les conservateurs, où serait le mal? Je me le demande.

Notre inépuisable confrère ne nous en voudra pas de découper encore chez lui une charmante tirade sur M. Thiers:

Parlant du ministre mitrailleur de Mai, s'écrie la feuille radicale, un journal désigne ce hideux personnage de la façon suivante: « L'homme illustre qui a occupé une si grande place, pendant cinquante ans, dans les destinées de la France, et qui a inscrit glorieusement son nom dans l'histoire de la République ».

Que le sieur Thiers ait occupé une grande place dans l'histoire des cinquante dernières années, c'est, hélas! un fait trop évident. Il est vrai, on retrouve sa trace dans toutes les basses intrigues, dans toutes les vilénies parlementaires comme aussi dans toutes les entreprises violentes et sanguinaires contre la démocratie, dans toutes les répressions impitoyables qui ont marqué d'une tache rouge les lugubres années de 1834, 1848 et 1871.

Mais un journal qui s'imprime à Paris et qui se dit républicain ne devrait jamais oublier que la pourpre où se drapait le César de la bourgeoisie est teinte du sang de trente mille Parisiens.

Nous nous souvenons d'avoir eu entre les mains une médaille de bronze, médaille un peu fruste, frappée hâtivement, et dont la face portait pour toute effigie un gilet sous deux baionnettes. Au revers, on lisait cette exergue: *Mossacres de Gallicie*, l'inscription que voici: *Molotchnik et Brand voués à l'exécution de la potesté*.

Eh bien, nous voudrions que la démocratie française fit frapper, que aussi, sa médaille vengeresse, qui vengerait au mépris et à l'exécution éternelle de tous les amis du peuple le sanglant Prudhomme qui prémédia, ordonna et dirigea l'épouvantable massacre de mai 1871.

Comme c'est dommage que le fondateur de la République ne puisse ni voir ni lire ce que débilitent, sur son compte, ses anciens amis, retenus qu'il est en son caveau.

Le *Journal officiel* est, depuis quelques mois, encombré de décrets relatifs à M. de Crisenoy. L'*Ordre* consacre à ce fonctionnaire quelques lignes aimables:

Dans l'*Officiel* d'hier se trouve un décret daté du 9 mars, contenant la nomination de M. de Crisenoy comme percepteur dans le département de la Seine.

Dans l'*Officiel* du 18 mars, un autre décret du 16 mars nommait le même M. de Crisenoy commandeur de la Légion d'honneur.

Le collier de commandeur ne suffisait pas; il a fallu y ajouter les remises d'une perception.

Avoir été successivement officier de marine, lieutenant-colonel de la garde nationale, préfet de l'Indre, de l'Aisne et de Seine-et-Oise, directeur au ministère de l'Intérieur, conseiller d'Etat (nous copions l'*Officiel*) et venir s'écrouler dans une perception de la banlieue, quelle chute!

C'est le cas de le dire: Tout est perdu, fors... les appointements.

— J'ai mon plan, répondit un jour Agathe.

Quand Savine fut habillée et prête à partir:

— Madame la duchesse rentrera avant le dîner? demanda Agathe.

— Je n'en suis rien.

— Madame dinera seule?

— Oui.

Avant de sortir, Savine entra dans sa chambre et, s'asseyant près de la fenêtre entrouverte, elle songea longuement.

Aujourd'hui même elle allait accomplir une démarche de laquelle dépendait son avenir.

Ce soir, quand elle reviendrait, ce serait encore la servitude, ou alors pour jamais l'indépendance.

S'étant approchée de son secrétaire, elle se mit à écrire une longue lettre à son amant.

Elle l'adressa postérieure, aux initiales convenues.

Elle sortit, et quand elle fut avenue d'Eylau, elle arrêta un fiacre qui passait.

— Au ministère de la guerre! dit-elle.

Il était une heure quand elle arriva.

Elle demanda si le général Varades était à son bureau; mais on ne put le lui affirmer.

La duchesse avait si grand air, qu'un garçon de service se mit à ses ordres pour la conduire près du général.

Quand ils furent dans le couloir, le garçon demanda à Joseph si le directeur était chez lui.

— Non, il n'y est pas.

— Rentrera-t-il bientôt, ou est-il absent pour la journée? demanda Savine.

— Je n'en suis rien, madame.

— Vous ne pourriez pas vous en informer?

— J'y vais, répondit Joseph en saluant.

Et il se dirigea du côté du bureau de nos amis les employés.

Avant d'entrer dans la porte, il fit un signe à Masson.

Ce dernier sortit.

— Vous m'avez fait l'honneur de m'appeler? monsieur Joseph... Je vous ferai remarquer que je suis à vos ordres et prêt à agir. Que me voulez-vous?... Parle, Arbathe, mais surtout sois bref, et que

Serait-il exact que cette nomination fût de l'ancien conseiller d'Etat un collègue d'un des parents de l'illustre Trompette?

Les mauvaises langues prétendent qu'en récompense de ses coulis succulents Trompette, le grand-maître des fourneaux du palais Bourbon, aurait obtenu, pour un de ses parents, l'une des perceptions les plus recherchées du département de la Seine.

Il fait bon de tenir à la bouche du maître.

J. CORNELY.

TRIBUNAUX

COUR D'ASSISES DE LA HAUTE-LOIRE: Un mari qui tue sa femme et qui tente d'assassiner sa belle-mère, sa belle-sœur et une voisine. — CONSEIL D'ETAT: Les bureaux de bienfaisance et les comités libres.

Le jury de la Haute-Loire avait encore à résoudre, il y a quelques jours, une question de responsabilité en matière criminelle.

Frédéric Testud, l'accusé, était un ouvrier marbrier habile et intelligent, qui fut envoyé comme délégué à l'Exposition de 1878 et qui avait longtemps vécu de la façon la plus honorable. Marié en 1872 à Julie Chantemesse, femme honnête et laborieuse, et, au dire des témoins, véritable modèle de douceur et de fidélité, il eut tout récemment la fâcheuse idée de s'établir comme entrepreneur de monuments funéraires au Puy. Il fit bientôt de mauvaises affaires et se mit à boire. Dans son ivresse, il était toujours d'une violence qui inspirait les craintes les plus vives à sa femme. Aussi, cette dernière résolut-elle de quitter la maison et de se réfugier avec ses enfants chez son beau-frère, le sieur Régis Salvage, charcutier. Quelques jours après son départ, le 11 décembre dernier, dans la matinée, Testud, qui était déjà à moitié ivre, se présenta dans la boutique de son beau-frère, où il aperçut sa femme.

Il ressortit aussitôt et se rendit directement chez un armurier où il fit avec le plus grand sang froid, l'acquisition d'un revolver et d'une boîte de vingt-cinq cartouches.

Muni de cette arme, il va au domicile de sa belle-mère et lui demande où est sa femme. « Elle n'y est pas, répond Mme Chantemesse. Eh bien! voici pour vous, en attendant, dit Testud, et il brandit son revolver. Malheureux! que vous ai-je fait? Vous ne voudriez pas me tuer! », s'écrie la belle-mère. Elle n'avait pas achevé ces mots qu'une balle, tirée à bout portant, lui fracassa la mâchoire. Une voisine, la femme Lyotard, était accourue et voulait secourir la blessée. Testud lui tira un coup de revolver qui ne l'atteint pas; il la poursuivit pendant qu'elle s'enfuit en criant: « Au secours! à l'assassin! ».

Mais bientôt, un autre dessein le préoccupa; il courut chez son beau-frère Salvage, et en ouvrant la porte du magasin, il s'écria: « Vous êtes tous morts! » D'un premier coup de revolver, tiré à bout portant, il blessa mortellement sa femme en pleine poitrine. Une autre balle traversa le bras droit de sa belle-sœur, et il visait déjà son beau-frère, lorsque les deux garçons charcutiers, ayant saisi par derrière ce forcené, réussirent à le désarmer.

Immédiatement, l'assassin sembla dégrisé et manifesta, tant par ses larmes que par ses paroles incohérentes, le plus vif désespoir. On crut à un commencement de folie, et le soir même, deux médecins étaient commis pour rechercher si l'assassin avait agi sous l'influence de l'ivresse ou du délire.

L'avis des docteurs Fabre et Reipon, ainsi que des deux médecins aliénistes qui leur ont été adjoints pendant l'instruction, MM. Vissaguet et Bonhomme, est que Testud a simulé la folie et qu'il est responsable de ses actes... Cependant ils admettent que l'influence de lectures de romans-feuilletons, auxquelles l'accusé se livrait en même temps qu'il se trouvait dans une sorte d'état d'alcoolisme chronique, a pu diminuer sa responsabilité.

M. Julien de la Batie avait habilement utilisé l'avis des médecins dans sa plaidoirie tendant à l'acquiescement, lorsque son client a cru devoir l'interrompre pour lire d'abord lui-même et forcer ensuite son avocat à lire un long mémoire écrit en style romanesque et ampoulé, dans lequel Testud prétendait avoir surpris sa femme en flagrant délit d'adultère et ne l'avoir frappée que pour obéir à un sentiment de jalousie furieuse.

cela ne trahit pas, car je suis fort occupé.

— Monsieur Masson, dit Joseph, il y a dans la petite antichambre une dame si belle que je n'en ai jamais vu de semblable. Elle demande le général.

— Ou est-elle? fit Masson.

— Je vous l'ai dit: dans la petite antichambre.

Masson retroussa sa moustache, donna un tour à ses cheveux et se précipita vers l'endroit où Savine était assise.

En le voyant, la duchesse se leva.

— Monsieur le général Varades? demanda-t-elle de sa voix mélodieuse.

— Madame, M. le directeur ne viendra pas aujourd'hui. Il assiste Son Excellence à la séance du Corps législatif.

— Sera-t-il là demain?

— Je n'en doute pas, madame.

— Veuillez, je vous prie, monsieur, être assez bon pour lui remettre ma carte.

Et Savine tira de sa poche un petit porte-cartes en écaïlle et, ayant ouvert un petit crayon en or qui pendait à sa chaîne, elle écrivit un mot.

— Je dis à M. le général que je reviendrai demain, à une heure.

Et ayant salué, elle sortit.

Masson restait là immobile et comme ébloui par tant de beauté.

— Ah! cuirassier! s'écria-t-il en rentrant.

Schellmann leva la tête.

— Je viens de voir la plus merveilleuse créature qu'il puisse être donné à un mortel de contempler. Voulez-vous que je vous fasse son portrait?

— Allons, voyons, dites donc vite.

— Eh bien, c'est impossible! Peut-être Léonard de Vinci eût-il pu reproduire un approchant de sa chevelure. De l'ambre! une peau, une taille, des yeux et surtout une voix... mon cher, quand cette voix se fait entendre, elle chante toutes les mélodies de l'amour!... Elle reviendra demain.

Alors, jetant un coup d'œil sur la carte.

— « Duchesse Aldroni! » Peste! s'écria Masson, le général a de jolies connaissances. Maintenant que j'ai vu cette mer-

Cette attitude était d'autant moins faite pour attirer à l'accusé la sympathie du jury, que la femme Testud jouissait de la meilleure réputation.

Cette malheureuse, qui était enceinte de six mois, au moment du crime, était morte quelques jours après, à la suite d'un accouchement prématuré causé par sa blessure. Testud n'a pas craint de dire aux gendarmes qui l'entouraient, pendant qu'on délibérait sur son sort: « Je mérite d'être décapité; avec mon revolver, j'ai arraché les dents à ma belle-mère, j'ai vacciné ma belle-sœur, et j'ai accouché ma femme sans l'avis ».

Ce forcené, en faveur duquel le jury a admis les circonstances atténuantes, a été condamné aux travaux forcés à perpétuité.

En attendant son arrêt, Testud s'est levé et a réclamé la mort comme une faveur.

Nul doute que, si le jury avait connu à temps les cyniques paroles que nous venons de rapporter, il n'eût fait droit au désir exprimé par l'assassin.

On sait que, depuis les révocations faites par le ministre Lepère dans le personnel de l'administration des bureaux de bienfaisance, des « comités libres » se sont constitués à Paris et dans plusieurs villes de France, à Amiens notamment, à l'effet de recueillir des souscriptions et d'organiser des quêtes au profit des pauvres.

Les bureaux de bienfaisance ont alors élevé des prétentions sur les sommes ainsi recueillies, et ont revendiqué le droit de les distribuer.

Il y a un mois environ, la conférence des avocats, appelée à discuter la question de savoir si les revendications des bureaux de bienfaisance étaient ou non fondées, s'est, à l'unanimité, prononcée pour la négative, après une séance des plus orageuses, dont nous avons entretenu nos lecteurs.

Le conseil d'Etat, consulté par le gouvernement, s'est réuni hier, en assemblée générale, pour donner son avis sur cette question.

Après avoir entendu les conclusions de M. Dubois, rapporteur, le conseil a émis un avis aux termes duquel les bureaux de bienfaisance n'ont aucun droit pour revendiquer les quêtes et souscriptions faites en faveur des pauvres, sur l'initiative des « comités libres ». Toutefois, il a reconnu que les maires, en leur qualité de tuteurs légaux des pauvres, avaient le droit de surveiller l'emploi des fonds provenant de ces quêtes et souscriptions.

Cette réserve n'empêche que la délibération d'hier ne soit un échec absolu pour M. Spuller junior, prêt de la Somme, qui avait pris cet hiver des arrêtés de réquisition sur les quêtes faites à Amiens.

MAITRE X...

LE VENDREDI SAINT

Aujourd'hui vendredi saint, outre la Passion selon saint Jean, chantée à l'office du matin, avant la

